

Rue Washington



Georges Washington

VIII^e Arrondissement. Commence 104-114 avenue des Champs-Élysées; finit 1, avenue de Friedland et 179 bd Haussmann. Longueur 404 m; largeur minimum 10,70 m.

Cette rue tracée en 1787 ne commence à être bâtie qu'en 1812. Elle bordait alors un terrain appartenant aux pères de l'Oratoire, d'où son nom de rue Neuve-de-l'Oratoire, remplacé, en 1806, par celui de l'Oratoire-des-Champs-Élysées, afin de la distinguer de la rue de l'Oratoire-du-Louvre. Elle reçut en 1867 le nom de rue Billault en souvenir du ministre Adolphe Billault (1805-1863), anti-clérical et saint-simonien, appellation remplacée en 1879 par celle du premier président des États-Unis, **George Washington** (1732-1799) qui fut à l'origine de l'indépendance américaine en 1776.

Des artistes et des musiciens amis habitèrent cette rue où ils se rencontraient, travaillaient ensemble, chez l'un, chez l'autre, tels Claude Debussy, Paul Dukas, Mary Garden...

N° 3 : Au siècle dernier, le *Week-End*, (aujourd'hui *Le Baron*) fut durant cinquante ans un bar-tabac-bistrot à la mode où se rencontraient jusqu'au petit matin amateurs de Guinness, de grands Havane, joueurs de poker habitués des cercles de jeu des environs, macs surveillant leurs belles de nuit, policiers de la Mondaine en civil et truands.

N° 5 : Jolie cour pavée entourée de ses anciennes écuries (elles existaient encore en 1950) où piaffèrent jadis les équipages de la belle Isabelle de Marigoule, adorable allumeuse, croqueuse de cœurs et de diamants, comtesse d'opérette, qui éblouit l'espace d'une saison le grand et demi-monde du Second-Empire,

N° 9 : *Alberto Santos-Dumont** (1873-1932), pionnier de l'aviation, résida ici entre 1898 et 1905. Son père, ingénieur des Arts et Métiers d'origine française, était constructeur de chemins de fer et



1, rue Washington (au fond Champs-Élysées)



Alberto Santos-Dumont

planteur de café au Brésil. C'est vers l'âge de 15 ans que le jeune Alberto, passionné par les récits de Jules Verne, enthousiasmé par les exploits des frères Mongolfier et de quelques autres aventuriers du ciel, fait son baptême de l'air dans un ballon. Alain Jacques Marchand nous raconte la vie étonnante de ce dandy de la mécanique.

«Lors d'un voyage en France, en 1891, il découvre les nouvelles techniques dont les moteurs à explosion qui se révéleront d'une importance déterminante dans ses inventions. L'idée de la Conquête de l'air s'empare de lui, confortée par les ascensions effectuées à cette époque par les aéronautes. L'expédition Andrée (1896) au pôle Nord qui se termine tragiquement le marque particulièrement.

Santos-Dumont connaît les risques de ces expéditions, mais malgré le danger, il se sent comme investi d'une mission : permettre à l'homme de voler. Sa forte personnalité a sans conteste été sa meilleure alliée dans la réussite de cette mission.



Santos-Dumont

Santos-Dumont est véritablement un génie de la mécanique; sans être ingénieur, il sait expérimenter les solutions les plus originales, farfelues, sans qu'aucun de ses échecs n'atteigne sa volonté.

L'argent constitue également un des atouts de Santos. Son père, ancien "roi du café" lui ayant légué sa fortune, Santos n'a pas, contrairement à bon nombre d'inventeurs, de soucis financiers.

Cette aisance lui permet de réaliser ses prototypes sans faire appel à des créanciers et donc de ne dépendre que de lui-même.

L'aventure de Santos-Dumont commence avec les ballons. Après quelques ascensions, il conçoit son premier aérostat qu'il fait construire par MM. Lachambre et Machuron, initiateurs de l'expédition Andrée.

"Simples et légers", est le principe de base de Santos, inhérent à son propre poids (50 kg), qui lui permet de

faire du "*Brasil*", son premier ballon, le plus léger jamais réalisé jusqu'alors. Mais, très vite, Santos s'oriente vers le dirigeable.»

À Paris, il construisit 11 dirigeables et vola à leur bord avant de se convertir vers 1900 aux "plus lourds que l'air" dont le premier fut un étrange appareil dirigeable mixte, auquel il donna le nom de «*14 bis*». Cet aéronef plus lourd que l'air, comportant dans sa première version un bizarre appareil biplan suspendu à un dirigeable et reposant sur 3 roues de bicyclette! Le moteur à essence qui propulsait ce dirigeable, était surnommé "Antoinette". Le 30 octobre 1906, cet engin volera d'une façon autonome, à 3 mètres d'altitude sur 60 mètres au-dessus du terrain de Bagatelle.

Insatisfait de cette performance, Santos-Dumont recommencera le 12 novembre 1906, avec le biplan devenu autonome grâce à son moteur d'une puissance de 50 chevaux. Il vola, cette fois-ci sur une distance de 220 mètres, à la vitesse de plus de 41 km à l'heure, à 6 mètres de hauteur, durant 21 secondes, toujours au-dessus du terrain de Bagatelle appartenant à l'Aéro-Club de France. Il cassa à l'atterrissage une des ailes de son biplan, long de 11 mètres.

Petit ludion, vif, élégant, aimable, courageux, désintéressé, Santos Dumont fut l'une des plus pures figures de l'aviation naissante. En 1901, après s'être écrasé sur le restaurant du Trocadéro et avoir été sauvé par des pompiers lors d'une précédente tentative, l'aéronaute distribua aux nécessiteux de Paris une grande partie du prix de 100.000 francs qu'il remporta en accomplissant en moins de trente minutes un circuit aller et retour de 11 km entre Saint-Cloud et la tour Eiffel à bord de son dirigeable.



Santos en 1901 (à bord du N°6)



Le «*14 bis*»

Plus tard, il réalisera le rêve un peu fou d'atterrir sur les Champs-Élysées, à deux pas de chez lui, pour aller boire une fine à la terrasse d'un café avec ses amis!

Pourchassé par des centaines

d'admiratrices bien décidées à séduire ce jeune homme riche et élégant dont elles souhaitaient qu'il les emmenât au septième ciel, il en consuma peu. <http://www.flyandrive.com/mdla/santos.htm>



François Guizot

N° 10 : L'historien et homme politique *François Guizot** (1787-1874) habita à cette adresse. On doit à ce grand honnête homme une loi interdisant le travail des enfants mineurs de huit ans, la proposition d'abolir l'esclavage dans les colonies. Il est également considéré comme le père du concept de *Lutte des classes*, que Marx peaufinera plus tard.

N° 13 : Ensemble architectural remarquable dont l'escalier sur rue donne accès à une belle cour arborée bordée de bâtiments anciens. Le passage s'étend jusqu'à une grille ouvrant sur la rue Chateaubriand. On rencontrait ici Frédéric de Madruzzo, peintre et fils du peintre Ramon de Madruzzo, parent de Reynaldo Hahn, grand ami de Marcel Proust et pour qui posèrent nombre de belles dames du *Temps Perdu*.

N° 14-16 : Avant que les vandales ne défigurent cette rue, l'immeuble du N° 16 fut habité par le conservateur du musée du Louvre Héron de Villefosse qui contribua tant à sauver de l'incendie "son" musée à la fin de la Commune de 1871. Son nom reste attaché à la mésaventure qui advint à l'administration des Beaux-Arts en 1896 quand fut acquise la *tiare de Saïtapharnès*. Deux marchands étaient entrés en rapport avec le conservateur pour lui offrir cet objet provenant de fouilles exécutées en Crimée. Ils demandèrent 100.000 francs pour cette tiare d'or massif, pesant 470 grammes.

Le Louvre ne disposait pas d'une pareille somme. Le baron Edmond de Rothschild la convoitait pour sa collection personnelle, mais pour ne pas priver le trésor national d'une pièce aussi précieuse, Théodore Reinach et M. Corroyer, l'architecte du Mont-Saint-Michel, avancèrent les fonds nécessaires.

Or on fut bientôt avisé par un savant russe et par un érudit germanique que la tiare était un faux! Mais nos experts n'admirent pas aussi facilement qu'ils s'étaient laissé tromper. Il y eut les tenants de l'authenticité et ceux qui voulaient monter l'affaire comme un immense canular. Comme le baron de Rothschild cessait brusquement de s'y intéresser, un autre acheteur se présenta en la personne de Barnum, qui câbla d'Amérique, offrant 200.000 francs de la tiare si on lui prouvait qu'elle était fautive! Elle eût enrichi sa galerie de phénomènes.



Tiare de Saïtapharnès

Bref, il fallut que le coupable, ou plutôt «l'artiste» à qui les faussaires l'avaient commandée, se dénonçât lui-même pour qu'on se rendit à l'évidence: la tiare de Saïtapharnès avait été fabriquée récemment, de toutes pièces par Israël Rouchomovsky, un orfèvre d'Odessa, d'une parfaite bonne foi!

Elle quitta son socle et sa vitrine et le directeur du Louvre, terriblement gêné, la fit disparaître dans les réserves. Qu'est-elle devenue ? Elle était en or, ce qui lui a peut-être assuré une



14-16 rue Washington (PJ)



Raimu (dans les années 20)

destinée analogue à celle de la vaisselle plate royale, quand Louis XIV la faisait fondre pour faire face aux dépenses d'une guerre ruineuse... Naturellement, c'est parmi ceux qui s'y fussent les premiers laissés prendre que se trouvaient les plus acharnés à brocarder le conservateur du Louvre et ses collaborateurs.

Oublions cette erreur de M. Héron de Villefosse : il avait eu d'autres titres à l'estime des amis des arts, et le moindre ne fut pas l'habileté avec laquelle il avait contribué à sauver son musée des entreprises des pétroleuses en 1871.

Rouchomovsky, pour sa part, admiré pour son travail fut gratifié par la suite d'une médaille d'or au Salon des arts décoratifs de Paris. Il s'installa dans notre ville où il vécut jusqu'à sa mort en 1934.

En 1997, le musée d'Israël à Jérusalem emprunta au Louvre la tiare de Saïtapharnès qui lui faisait si peu d'honneur pour une exposition spéciale consacrée au travail d'Israël Rouchomovsky. Ainsi, la couronne avait achevé le cercle complet - d'abord œuvre d'art, puis faux embarrassant, elle était redevenue œuvre d'art ! (Sources : André de

Fouquières, baronne d'Arcangues, Wikipedia.

N° 17 : Belle façade. **Raimu*** (1883-1946) vécut ici de 1934 à sa mort en 1946. Après avoir habité rue Balzac, Raimu s'installa définitivement dans cet immeuble. La proximité des Champs-Élysées et surtout du Fouquet's où il avait sa cantine, lui convenait parfaitement. De plus, quand Pagnol habitait avenue *Georges Vé* (sic), ils pouvaient s'y donner rendez-vous, mais Raimu était toujours en retard...Échange savoureux de conversation :

Pagnol (qui vient de finir de manger) : “*j'ai failli t'attendre pour le café*”, à quoi Raimu rétorque : “*et moi j'ai failli pas venir...*”. C'est le chanteur Mayol (toulonnais lui aussi) qui avait fait “monter” Raimu à Paris.

N° 18 : Dans l'immeuble qui abrite aujourd'hui les Services consulaires de l'Ambassade de Chine, se trouvait une célèbre agence de police privée spécialisée dans les affaires de “cocus” du Tout-Paris. Le fin limier qui se trouvait à la tête de cette agence fut un jour séduit par une de ses riches clientes qui l'avait chargé de pister un mari qui s'absentait un peu trop souvent. Saisi à son tour par le démon de midi, le “privé” abandonna le domicile conjugal, laissant la garde de leur fille et l'agence à son épouse, pour suivre sa belle!

Délaissée par son époux, la jeune femme reprit courageusement l'affaire en mains et, recherchant un collaborateur pour l'épauler, elle tomba sur un certain Martin de Hauteclair, écrivain de profession, séducteur mythomane qui lui promit monts et merveilles !

Au début, tout se passa plutôt bien, Martin avait une plume alerte et ses compte-rendus de filature étaient superbes ! De vrais romans feuilleton ! Sa patronne l'hébergea à son domicile dans un premier temps avant de lui ouvrir son lit !

Hauteclair (qui s'appelait en réalité *Couderc*) et dont les exploits littéraires avaient obtenu le “Prix Vérité”, en 1953, pour son ouvrage *Toute le Terre à nous* dans lequel il relatait d'héroïques et imaginaires exploits d'aviateur en



17, rue Washington



Claude Debussy

Amérique du sud, se complut dans les délices de Capoue et, fatigué des filatures, se contenta de fignoler ses rapports au bistrot voisin de son bureau. Mais un jour une milliardaire se rendit compte des lacunes des rapports de l'agence et porta plainte !

La suite, on s'en doute, fut beaucoup moins amusante...

N° 21 : L'artiste-peintre P. de Roosmalen-Quesnel demeurait dans cet immeuble, ellea décrit dans ses souvenirs restés inédits, les joyeux éclats de voix qu'échangeaient la "bande à Pagnol" lorsqu'ils allaient bras-dessus- bras-dessous boire un dernier verre au Baron ou chez le comédien.

N° 22 : Sous le porche sculpté de cet immeuble était jadis installée une célèbre marchande de livres d'occasion que venaient saluer à chacun de leur passage à Paris les "saigneurs" de la Série Noire, tels James Hadley-Chase, Charles Williams ou Peter Cheyney.

N° 30 : Au cinquième étage habita, à la fin du XIX^e siècle, chez sa mère, la comtesse de Bussy, le compositeur Claude Debussy (1862-1918) qui y composa *Pelléas et Mélisande*. «Les annuaires de l'époque y signalent, au 30, la présence de la comtesse de Bussy. C'est là, en effet, que Claude Debussy commençait sa prestigieuse carrière. C'est là, qu'il fit entendre à Albert Carré les premiers fragments de *Pelléas et Mélisande*.» (André de Fouquières).

Judith Gautier, femme de lettres, fille de Théophile Gautier, née à Paris (1850-1917), vécut également dans cette maison de 1872 à sa mort en 1917. Ses *Souvenirs d'une Parisienne* font revivre l'atmosphère spirituelle de sa jeunesse.

De Fouquières, parlant de cette maison, dit: «*Un autre fantôme de la musique nous y attend, celui de Wagner bien qu'il n'ait certes pas hanté ces lieux de son vivant. Mais ici, vécut une femme à qui l'attachait une amitié passionnée.*

Pour moi, j'ai bien souvent gravi cet escalier qui me menait au salon de Judith Gautier; un salon encombré de turqueries et autres bibelots d'Orient, ce

qui l'apparentait assez à un bric-à-brac. La fille du «bon Théo» vivait ici de ses souvenirs et je me demandais s'il lui arrivait de relire encore les lettres que Wagner, plus que mûrissant, lui adressait, quand elle était une belle jeune femme de vingt ans, aux proportions de Walkyrie, «la chaude, la douce Judith». Et le mari de Cosima ajoutait: « Vous êtes mon superflu enivrant... »

Judith Gautier! Comme tant d'auteurs, elle est l'exemple du personnage qui survit à ses œuvres. Qui donc ouvre encore Le Dragon Impérial ou La Femme de Putiphar, Lucienne ou La Sœur du Soleil? De même, je crois qu'on lit encore un peu le Capitaine Fracasse, mais il me semble bien que le gilet de la répétition générale de Hernani est encore ce qui assure le plus efficacement la célébrité au nom de Théophile Gautier.

*Judith avait épousé, on le sait, **Catulle Mendès*** (1841-1909). En*



Judith Gautier



Catulle Mendès

un temps où le «maquillage de ville» était rigoureusement proscrit, elle sortait si violemment polychromée que son mari avait été surnommé «le Gardien du Fard». Il ne sut d'ailleurs pas garder cette sculpturale épouse, qui divorça.»

Victor Hugo, très amoureux d'elle comme tous ceux qui la fréquentaient, lui dédia un sonnet :

Ave, dea; moriturus te salutat

À Judith Gautier

La mort et la beauté sont deux choses profondes
Qui contiennent tant d'ombre et d'azur qu'on dirait
Deux sœurs également terribles et fécondes
Ayant la même énigme et le même secret.

Ô femmes, voix, regards, cheveux noirs, tresses blondes,
Brillez, je meurs! ayez l'éclat, l'amour, l'attrait,
Ô perles que la mer mêle à ses grandes ondes,
Ô lumineux oiseaux de la sombre forêt!

Judith, nos deux destins sont plus près l'un de l'autre
Qu'on ne croirait, à voir mon visage et le vôtre;
Tout le divin abîme apparaît dans vos yeux,

Et moi, je sens le gouffre étoilé dans mon âme;
Nous sommes tous les deux voisins du ciel, madame,
Puisque vous êtes belle et puisque je suis vieux.

Auteur de quelques ouvrages à succès, parmi lesquels ses *Souvenirs d'une Parisienne*, Judith Gautier fut la première femme admise à l'Académie Goncourt.

Ses bon mots : « *Indépendante j'ai vécu, indépendante je vieillirai, indépendante je mourrai.* »

N° 31 : Le compositeur *Paul Dukas** (1865-1935) habita cet immeuble avant d'emménager au N° 41.

N° 32 : Les compositeurs Lucien et Paul Hillemaçher demeurèrent dans cet immeuble. De Fouquières nous dit : «*Le Drac, Claudie Saint-Mégrin*, furent pourtant populaires en 1900. Mais

les frères Hillemaçher n'étaient que des auteurs à la mode. La postérité n'a pas voulu d'eux.»

N° 35 : Jolie cour pavée bordée d'écuries transformées en boxes.

N° 34 : Entrée de la Cité Odiot. C'est à cette adresse que résidait Blanche de Kerastel, une voyante célèbre sous le Second

Empire. Elle avait prédit dix ans d'avance les circonstances et la chute de Napoléon III, la Commune de Paris et l'invasion Prussienne. Blanche de Kerastel dont un parent était notaire, avait la



N° 34 Cité Odiot (PJ)



Paul Dukas



Mary Garden

première, je crois, le dépôt sous scellés chez plusieurs tabellions, des prédictions variées et contradictoires qu'elle effectuait dans différentes gazettes. Lorsque l'un des événements prédits survenait, elle faisait publiquement rompre les scellés et savourait son triomphe avec modesti.!

N° 36 : La belle boucherie à l'ancienne qui régala les gourmets et les amateurs de belles boutiques n'offre plus sa belle façade 1900 à l'objectif des photographes.

N° 38-40 : Ancien building Shell.

N° 39 : *Mary Garden* (1874-1967) l'inoubliable Mélisande demeura ici. (A.de F.)

N° 41 : Emplacement d'un immeuble où, quittant le N° 31,

habita le compositeur *Paul Dukas* (1865-1935).

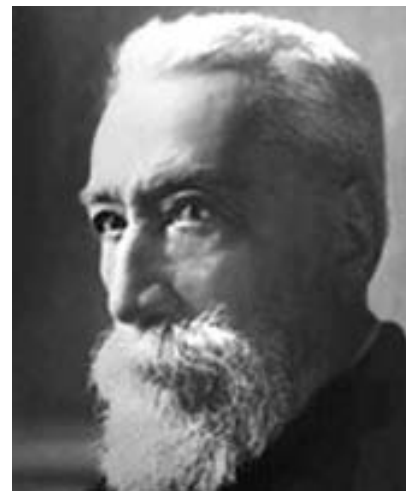
N° 42/44 : Le Washington plaza (ancien building Shell) s'étend entre les rues Washington et d'Artois, jusqu'au N° 29 de la rue de Berri. L'immeuble conçu avant la dernière guerre par les architectes Bechamann et Chatenay, souhaitait transposer à l'échelle parisienne un building d'affaires new-yorkais, en utilisant des techniques de construction de pointe, aménageant des installations perfectionnées de chauffage, ventilation, ascenseurs. La monumentale galerie commerciale est aujourd'hui fermée au public.



45, rue Washington

N° 45 : Au début de sa liaison, en 1888, avec Mme de Caillavet, Anatole France loua à cet endroit, sous le nom de *Germain*, un appartement meublé où il rencontra presque quotidiennement son amie. Son domicile conjugal était alors rue Chalgrin.

N° 47 : Longtemps appelé le "taudis des Champs", cet immeuble abrita avant la dernière guerre une joyeuse colonie d'artistes bohêmes, dont le quartier général se trouvait au café du rez-de-chaussée de l'immeuble. (12/01/2008)



Anatole France

